

Place aux livres

Numéro 64, hiver 2001

Plaisirs d'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2001). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (64), 50–54.



Jacques Mathieu. Avec la collaboration d'André Daviault. *Le premier livre de plantes du Canada. Les enfants des bois du Canada au jardin du roi à Paris en 1635*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998, 331 p.

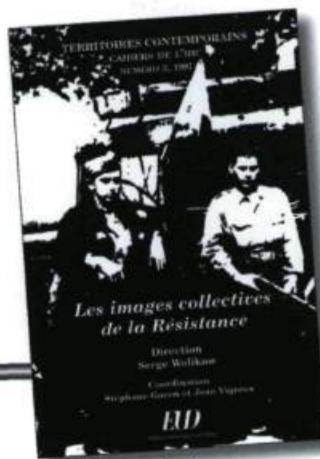
L'historien et professeur de l'Université Laval Jacques Mathieu nous fait découvrir ici le premier livre de plantes du Canada, écrit en 1635 par Jacques-Philippe Cornuty. Presque 100 ans après les travaux du naturaliste voyageur Pierre Belon en Méditerranée et 100 ans avant les premiers travaux du célèbre naturaliste Carl Von Linné, Jacques-Philippe Cornuty réalise le *Canadensium Plantarum Historia*. Les circonstances de la mise en forme de cet herbier sont particulières en raison du fait que Cornuty n'a jamais mis les pieds au Canada. Cet écrit étonnant reflète une sensibilité culturelle et une culture scientifique que l'on retrouve au XVII^e siècle.

Jacques Mathieu procède à une analyse attentive de l'ouvrage de Cornuty en étudiant la structure du livre, sa riche iconographie et les procédés d'imprimerie mis en œuvre pour le réaliser. Il situe ce travail dans la production scientifique de l'époque révélant ainsi l'influence des anciens philosophes et naturalistes voyageurs sur le travail de Cornuty et par conséquent l'état des connaissances sur les plantes à l'époque de l'Europe moderne. En plus d'examiner les réseaux de relations qu'entretenaient des savants, l'auteur reconstitue une filiation étonnante qui expliquerait comment des plantes du Canada sont parvenues à Cornuty. Dans cet examen attentif, le nom de Louis Hébert, apothicaire de Québec, fait surface. Celui-ci pourrait bien avoir contribué à transmettre des plantes du Canada à Cornuty par le biais de la famille de Jean et de Vespasien Robin, avec laquelle il entretenait des relations familiales et professionnelles. Provenant du Canada, ces plantes étaient

destinées à la réalisation d'un jardin royal à Paris.

L'ouvrage de Jacques Mathieu est divisé en six chapitres et comprend de nombreux extraits du *Canadensium Plantarum Historia*, traduits par André Daviault. L'historien fait beaucoup plus qu'étudier le premier livre de plantes au Canada. Il montre que la discipline de la botanique prend un essor au XVII^e siècle et qu'elle profite des travaux de Cornuty et de plusieurs autres scientifiques ou naturalistes voyageurs. En dégagant des modalités d'appréciation de la nature et des énoncés appartenant au XVII^e siècle, qui peuvent être considérés aujourd'hui comme des préoccupations «écologiques», l'auteur nous fait découvrir un herbier étonnant jusque-là méconnu.

Yves Hébert



Stéphane Gascon et Jean Vigreux (dir.), «Les images collectives de la Résistance», dans *Territoires contemporains. Cahiers de l'IHC. N° 3*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1997, 158 p.

Cette revue méconnue sur notre continent reprend dans sa troisième parution les actes d'un colloque ayant porté sur l'histoire de la Résistance anti-hitlérienne en France, durant les années 1940. On se souvient, bien sûr, de la participation canadienne lors de la Libération en 1944, mais le mouvement français de Résistance qui a existé activement durant toute l'Occupation allemande a laissé aux historiens bien peu de documents, à cause de son caractère clandestin. Comment dès lors peut-on relater, montrer, authentifier, rassembler ces récits de résistants? Les historiens, muséologues, artisans des médias qui se penchent ici sur ces problèmes nous offrent des témoignages brefs et des arti-

cles clairs, en accordant une grande place à des méthodes qui nous sont familières au Québec, étant donné notre longue tradition d'histoire orale et d'histoire régionale.

L'ouvrage est bien documenté et se subdivise en trois parties : L'histoire de la Résistance et ses écritures, Transmission du savoir historique et mémoire et Images et représentations spectaculaires. Cette dernière partie porte spécifiquement sur les médias, la télévision et le multimédia. Elle illustre les manières de rendre vivant et accessible un passé douloureux. Notons également que le cinéma (documentaire et fictionnel) est présent dans plusieurs des textes. On retrouve aussi un témoignage rédigé par Lucie Aubrac elle-même, qui est considérée comme un personnage héroïque de la Résistance, à propos duquel un long métrage a été réalisé, en 1997, par Claude Berri.

Ce numéro intéressera non seulement les chercheurs en histoire de France, mais suggérera des pistes méthodologiques aux chercheurs de la clandestinité, disposant de peu d'archives et pratiquement d'aucune image (photographique ou filmée) d'époque. C'est le défi de plusieurs cinéastes et muséologues qui doivent raconter et faire revivre un pan d'histoire que l'on ne doit jamais oublier.

Yves Laberge



Éric Amyot. *Le Québec entre Pétain et de Gaulle. Vichy, la France libre et les Canadiens français, 1940-1945*. Montréal, Fides, 1999, 359 p.

En 1999, Éric Amyot publiait les résultats d'une thèse de doctorat en histoire soutenue l'année précédente à l'Université McGill. Grâce à une recherche minutieuse et fouillée dans les Archives du ministère des Affaires étrangères de France et des Archives nationales, l'auteur jette un éclair-

rage nouveau sur une période troublante et fort agitée de l'histoire de la France et de ses relations diplomatiques avec le Canada et le Québec. L'analyse de l'auteur porte principalement sur la «manière dont les propagandes vichystes et gaullistes se disputèrent l'opinion publique canadienne-française» (p. 12) entre 1940 et 1945. L'appareil de propagande des partisans de de Gaulle et de Pétain, de même que les moyens utilisés pour la propager forment le cœur de l'ouvrage.

Grâce à l'appui de la presse clérico-nationaliste et à celui de l'Église catholique, les pétainistes font des gains au Québec entre le printemps 1940 et l'hiver 1942 : «Pour plus d'un Canadien français, la France de Vichy représentait le triomphe de la vraie France, la France catholique qui allait redonner à l'ex-mère patrie sa splendeur passée que plus de 150 ans de républicanisme et de laïcisme avait lourdement entachée» (p. 329). Par ailleurs, il ne faut pas oublier que jusqu'en novembre 1942, le gouvernement fédéral libéral de William Lyon Mackenzie King reconnaissait officiellement le régime de Vichy. Si l'opinion publique canadienne-française semble plus divisée que jamais à l'été 1942, la politique étrangère du gouvernement Pétain en novembre 1942 lors du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord et sa politique intensive de collaboration avec les Allemands marquent le début de l'effritement du pétainisme au Québec. Le débarquement de Normandie, la visite triomphale de de Gaulle au Québec en juillet 1944 et la libération de Paris discréditent définitivement Vichy auprès de l'opinion publique.

La lecture de cet ouvrage nous amène à nuancer certaines «vérités» historiques de cette période. Ainsi, si on ne peut nier le fait qu'une partie de l'élite québécoise appuyait fortement la Révolution nationale du maréchal Pétain, il faut aussi dire, du même souffle, que cet appui n'était pas général, qu'il se limitait à une partie de la droite conservatrice et nationaliste canadienne-française. Au *Devoir* et à *L'Action catholique* de Québec s'oppose une presse libérale à grand tirage représentée par *Le Soleil*, *Le Canada* et surtout *Le Jour* de Jean-Charles Harvey qui prend position pour la France libre de de Gaulle. En définitive, la force de cet ouvrage réside dans une analyse qui parvient à dégager un portrait juste et nuancé de cette période marquante de l'histoire politique de la France et du Québec.

Éric Leroux



Poirier, Claude (dir.). *Dictionnaire historique du français québécois*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998, 640 p.

L'équipe du Trésor de la langue française au Québec, sous la direction de Claude Poirier, propose plus de 600 entrées dans l'histoire du français parlé au Québec à partir d'autant de mots, de sens et d'expressions qui sont particuliers aux français québécois. Pour chacun de ces québécismes, les auteurs donnent d'abord une description détaillée de leurs emplois. Cette description compte, en plus de la définition et des indications relatives à l'orthographe, à la prononciation et à la catégorie grammaticale, de nombreux exemples, dont plusieurs citations. Chaque article du dictionnaire comprend aussi une rubrique historique où sont expliquées les origines de ces québécismes, qu'ils viennent d'usages anciens ou régionaux de France, de l'anglais ou de langues amérindiennes.

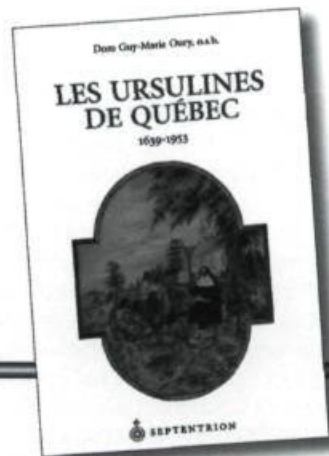
Ce dictionnaire est historique dans plusieurs sens. Déjà, le titre indique que la langue a une histoire et que cette perspective y est privilégiée. L'histoire du français au Québec débute avec les premières manifestations de cette langue en Nouvelle-France. Comme le souligne Poirier dans l'introduction, il ne fait aucun doute que les représentants de l'administration royale, les membres du clergé et les immigrants qui étaient originaires de l'Île-de-France parlaient le français; mais il semble aussi que les immigrants qui venaient des autres régions de France, sans avoir nécessairement abandonné leurs patois, pouvaient s'exprimer dans un français populaire (p. xxiv). C'est sur cette base commune que le français s'est développé dans la colonie laurentienne.

L'histoire se trouve aussi, quoique de manière moins évidente, dans les variations mêmes du lexique du français québécois.

En effet, les mots qui apparaissent dans une langue, ceux dont le sens se met à glisser et ceux qui tombent en désuétude, tous ces mots donnent le pouls du mouvement constant de l'histoire. Dans la vie des québécismes, dont la plupart auraient été appelés des canadianismes à une autre époque, il y a aussi la situation historique de ceux qui les prononcent et ordonnent ainsi le monde dans lequel ils vivent. Des Français aux Canadiens – avant que ce nom soit attribué aux Français nés au Canada, il était donné à des autochtones qui vivaient le long de la rivière dite du Canada –, des Canadiens aux Canadiens français et enfin aux Québécois, il y a une histoire que ces mots permettent de raconter.

Il y a belle lurette que les québécismes suscitent la curiosité des observateurs, la critique des puristes inquiets de l'avenir de la langue française au Québec ou encore la fierté de ceux qui les choisissent et les utilisent en y mettant une part de leur identité. Tous ces gens, qui attendent sûrement avec impatience la parution des 600 autres articles qui n'ont pu être publiés dans cette première édition, disposent désormais d'un ouvrage de référence où les québécismes sont décrits, abondamment illustrés et situés dans l'histoire du français. La publication de ce dictionnaire est en soi un événement historique.

Jean-Guy Deschênes



Dom Guy-Marie Oury o.s.b. *Les ursulines de Québec, 1639-1953*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1999, 370 p.

Publié à l'occasion du 440^e anniversaire de la naissance de Marie Guyart de l'Incarnation, à Tours, en France, et du 360^e anniversaire de la fondation du monastère des ursulines de Québec, ce livre, écrit par un historien renommé, se divise en cinq grandes parties.

Fondation et racines relate les débuts difficiles de l'œuvre en terre canadienne jusqu'au décès des fondatrices. Leur but : «s'employer de tout leur pouvoir au salut de leur prochain par prières et autres bonnes œuvres, et surtout par l'instruction des filles et autres de leur sexe et particulièrement des sauvages.» (p. 59).

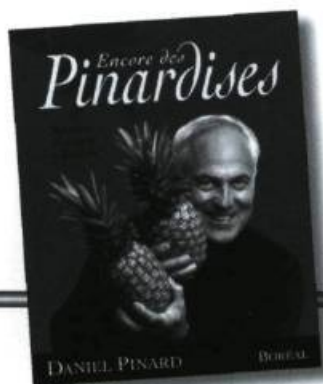
Sous le régime du roi de France révèle à quelles sources les ursulines ont alimenté leur vie intime de relation avec Dieu. Comment cet héritage spirituel a rayonné dans la ville? La guerre de Sept Ans, la chapelle et le monastère réquisitionnés, puis les ursulines infirmières d'un hôpital militaire.

Sous le Régime anglais (1760-1867) raconte les années pénibles, le manque de livres. Les ursulines luttent pour la survie du monastère. Survient la Révolution française et la maison se trouve isolée au Nouveau Monde. Elle a perdu ses attaches anciennes. La présence d'un chapelain devient une fonction importante avec les années. Les ursulines fondent des maisons du côté des États-Unis. L'atmosphère du couvent se modifie par l'ouverture très large des classes aux anglophones.

Aux temps fastes du catholicisme québécois (1867-1917) fait voir l'École normale qui devient une extension du monastère. En 1930, on compte 4 700 diplômées. «Une véritable armée au service des paroisses et des écoles de rang.» (p. 231). C'est le début du procès de béatification de Marie de l'Incarnation et une époque d'expansion. «Les ursulines de Québec s'efforcent ainsi de rester fidèle à l'héritage de Marie de l'Incarnation, sur les lieux mêmes, mais dans un contexte social totalement différent du sien, car le Québec du début du XX^e siècle n'a plus grand-chose de commun avec la petite ville naissante des années 1639-1672. Elles se veulent à la fois religieuses cloîtrées, orantes et contemplatives, mais vouées à une tâche de formation chrétienne d'enfants et d'adolescentes qu'elles préparent à la vie de mères de famille ou, éventuellement, de religieuses.» (p. 298).

Le difficile XX^e siècle est la dernière partie de ce voyage dans le temps. Entre 1926-1939, l'héritage écrit laissé par Marie de l'Incarnation est mis en valeur. En 1937, le couvent des ursulines obtient l'autorisation d'ouvrir un cours classique, permettant de se préparer aux études universitaires. Le 22 juin 1980, Marie de l'Incarnation est béatifiée. Cinq parties, 36 chapitres : une œuvre imposante qui intéressera tout lecteur désireux de revivre l'histoire des ursulines de Québec.

Laval Lavoie



Daniel Pinard. *Encore des Pinardises. Recettes et propos culinaires.* Montréal, Les Éditions du Boréal, 2000, 264 p.

Ça y est! L'an 2001 est devenu réalité et le monde a si peu changé depuis 1999. Une partie de l'humanité ne mange toujours pas à sa faim; l'autre mange trop et mal ou ne sait plus ce qu'elle mange. Très souvent, la puissante industrie mondiale de l'agroalimentaire tente et réussit à imposer sa loi dans notre assiette. Un peu partout, les traditions culinaires disparaissent, se mélangent à d'autres, reviennent en force, réadaptées au goût du jour. Parallèlement, beaucoup de professionnels, d'amateurs ou de passionnés de la bonne chère font recette en publiant les leurs.

Plusieurs l'attendaient depuis longtemps. Ce récidiviste réfractaire, malgré les pressions de son éditeur, a pris son temps afin de finaliser son projet et ce, pour notre plus grand bonheur! Le voici enfin; vous l'avez peut-être déjà en main, dans la cuisine – ce qui serait fort à propos – ou dans votre chambre à coucher comme livre de chevet. *Encore des Pinardises* n'est pas qu'un simple livre de recettes et c'est plus qu'une banale énumération d'ingrédients et de techniques culinaires.

On connaît bien le talent de communicateur de Daniel Pinard à la télévision. Ce même talent se manifeste dans ses propos culinaires; fréquemment drôles – et il n'est même pas un humoriste! – parfois touchants, souvent sensibles. Il sait habilement mélanger anecdotes, souvenirs d'enfance, histoire et... politique. On savoure ses propos tout autant que ses descriptions de la préparation d'un mets. On devine que pour lui, la cuisine est acte d'amour et de liberté. Avec quelques connaissances de base en cuisine, l'auteur nous suggère plusieurs variantes d'un mets selon le temps ou les moyens dont on dispose. «Mais, c'est génial!», dirions-nous. «Ben, là!...», répliquerait le roi de l'hyperbole.

Divisé en plusieurs chapitres, selon un produit ou un thème particulier, le livre de Daniel Pinard n'impose rien au lecteur. Bien au contraire. Ce talentueux cuisinier fait preuve d'éclectisme dans le choix de ses recettes. Impossible de les nommer toutes, évidemment. De plus, il se fait un point d'honneur de nous révéler ses sources ou ses influences. Du carpaccio de Giuseppe Cipriani aux «carrés de célébration» créés par Jell-O pour souligner la fête de la Confédération, Pinard nous en met plein la vue et l'eau à la bouche, de même que son humour et son éloquence nourrissent notre esprit.

Fait étonnant et audacieux de la part de l'éditeur, ce best-seller de la cuisine ne comporte aucune photo; il est plutôt agrémenté de magnifiques illustrations monochromes réalisées par Pierre Pratt. Souvent, les livres de recettes publiés à grands frais avec photos couleur à l'appui, graphisme à la mode, papier glacé et reliure rigide deviennent, plus souvent qu'autrement, de beaux objets et finissent par mourir, oubliés sous la poussière. De facture sobre et imprimé sur papier fin, *Encore des Pinardises* ne risque pas de connaître – et surtout ne mérite pas – le même sort.

Martin Beaulieu



Peter Roberts. *Costakis. Une passion pour l'art. Le destin de l'avant-garde russe.* Laval, Les Éditions du Méridien, 1994, 229 p.

Ce livre intéressera les amateurs d'histoire de l'art et les collectionneurs. Il raconte la vie d'un homme assez exceptionnel, George Costakis (1912-1990), fonctionnaire de l'ambassade du Canada à Moscou, qui était par ailleurs collectionneur, amateur d'art et ami de Marc Chagall. Le parcours de monsieur Costakis a été assez inhabituel : en dehors de ses acti-

vités professionnelles, il s'intéressait particulièrement aux œuvres d'un mouvement artistique ayant existé en Union soviétique entre 1912 et 1935, que l'on désigne sous le terme d'avant-garde russe. Les toiles de ce mouvement méconnu (dont les principaux représentants étaient Malevitch, Popova, Kliun) circulaient sous le manteau, ayant été interdites par le régime stalinien. L'avant-garde russe se caractérise par des œuvres abstraites et des thèmes louangeant le futur, le progrès, l'avenir. Une importante rétrospective de ce mouvement avait d'ailleurs eu lieu au Musée des beaux-arts de Montréal, en 1989, et les œuvres exposées provenaient de la collection inestimable de George Costakis. C'est en grande partie grâce à la persévérance de ce passionné d'art que plusieurs chefs-d'œuvre de cette période ont pu éviter la destruction pure et simple.

Ce livre, rédigé à partir d'entrevues avec Costakis, raconte les difficultés pour un collectionneur d'art d'acquérir et de rassembler des œuvres interdites dans un régime totalitaire. Le récit comprend beaucoup d'anecdotes et de témoignages sur la vie soviétique de cette époque. L'un des aspects les plus intéressants que nous révèle cet ouvrage est probablement ce passage d'une forme artistique interdite à la reconnaissance tardive de ces mêmes œuvres, au milieu des années 1980, par les autorités soviétiques. Ce qui prouve une fois de plus que les goûts artistiques (tout comme les artistes et leurs œuvres) sont soumis de diverses manières à la subjectivité, aux humeurs des critiques, au passage du temps et aussi à la politique.

Yves Laberge

Pierrette Maurais (présenté par).

Pour l'amour du bon Dieu. Les sans-abri d'autrefois sur la Côte-du-Sud.

La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1998, 83 p. (Coll. Les Cahiers d'histoire, n° 23).

Si aujourd'hui la majorité des sans-abri se concentrent dans les grandes villes, il n'en fut pas toujours ainsi. Les quêteux forment un groupe marginal qui est présent à plusieurs époques de l'histoire du Québec. Au XIX^e siècle, ceux-ci se déplacent constamment et jouent un certain rôle dans la société régionale. Le bon quêteux apporte des nouvelles d'un peu partout. En contrepartie, il y a le jeteur de sorts, un mendiant plus sombre que l'on craint à une certaine époque. Sur la Côte-



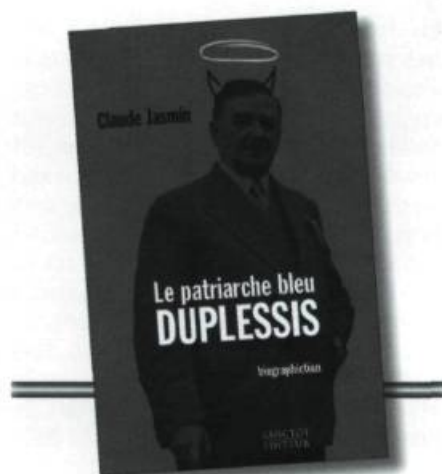
du-Sud, des écrivains, tel Louis Fréchette, nous font connaître ces hommes et ces femmes qui ont laissé leurs marques dans la mémoire collective.

C'est donc à travers les œuvres littéraires et la tradition orale que l'on découvre généralement ces personnages colorés. L'ethnologue Pierrette Maurais présente, dans ce petit cahier d'histoire, une sélection de 22 textes qui tracent le portrait des mendiants que l'on trouve entre Bellechasse et Kamouraska à diverses époques. Les personnages évoqués étonnent et font parfois sourire en raison de leur caractère pittoresque. Accompagné de quelques illustrations et d'une liste non exhaustive de plus d'une cinquantaine de noms de quêteux, cet ouvrage plaira à ceux et celles qui s'intéressent aux représentations de la pauvreté et de la marginalité dans le Québec rural.

Yves Hébert

Claude Jasmin. *Le patriarche bleu : Duplessis*. (biographiction). Montréal, Lanctôt éditeur, 1999, 148 p.

Voici un portrait de Duplessis présenté d'une façon originale et amusante, sous forme de pièce de théâtre entrecoupée de paroles pour musique rap. L'humour de Claude Jasmin est au rendez-vous (mais c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle). Cette biographiction nous donne la couleur du personnage telle que nous l'ont souvent révélée ceux qui ont connu l'époque Duplessis. Jasmin, en conteur exceptionnel, enrobe l'histoire de son imagination. On apprend beaucoup sur l'image de Duplessis que se fait l'auteur. Par exemple, il ne s'efforce nullement de rester objectif et c'est ce qui rend le texte accessible et plaisant à lire.



Par contre, ce livre ne devrait pas être utilisé pour son contenu historique. Voici pourquoi... En plus du fait que la chronologie des événements n'est pas toujours respectée, les notes en bas de pages comportent aussi des erreurs (Duplessis a été élu pour la première fois en 1936 et non en 1937, il a été battu en 1939 et non en 1940. Donc, Adélard Godbout a gouverné de 1939 à 1944 et non de 1940 à 1944. (p. 15 et 51). En 1958, les conservateurs de John Diefenbaker ont pris le pouvoir contre Lester B. Pearson et non contre Saint-Laurent. (p. 94). Claude Jasmin nous dit que son opinion est toujours partagée. «Était-il bon, était-il méchant?» (p. 9). Voici les aspects négatifs tels qu'ils sont révélés dans les textes... Duplessis est antisyndical dans le rap des ouvriers de la construction : «Le vacarme des exploités [...] c'est la gigue des écrasés [...] le réel des mal payés! Plus loin, [...] on va bâillonner les veaux à Laurendeau [...] les fendants à la Chartrand [...]» (p. 17) «Crac! Crac! Les matraques et les menottes ont imposé la paix ouvrière. (p. 41). Duplessis vend nos richesses : «Je m'en vas ouvrir nos territoires à ceuses-la qui ont l'argent.» «Tous les investisseurs de la planète sont les bienvenus, c'est-ti assey clair?» (p.16-17). À bas les forêts! Vive les pitouines.» (p. 59). Duplessis est corrompu dans le rap des filatures : «[...] pars donc, tripoteur d'élections, débarasse, domestique des spéculateurs [...]» Le système du crédit agricole créé par le Parti libéral devient un instrument de chantage électoral : «Mon Crédit agricole a fait teindre en bleu le dernier paysan de la plus lointaine campagne.» (p. 76). «Je m'occupe de faire voter les morts.» (p. 81). «Moi l'argent et toi la police [...] Les deux mamelles du pouvoir.» (p. 24). «Mes radios, mes journaux sont à ton service, Maurice [...]» (p. 51). Duplessis est sans idéologie : «On n'a pas besoin de programme. Nos slogans étaient clairs et nets. On veut ravoir nos taxes et nos impôts, tout not'butin, point final!»

(p. 17). Il contrôle la population : «Une peste que ces danses de zoot-suits! Attention, c'est aux maires de vos municipalités d'agir en premier lieu. Qu'ils portent plainte et je serai là, derrière eux, rempart!» (p. 35). «Aucune autorisation de vente de spiritueux ou d'ouverture de bar n'est accordée sans mon assentiment comme Procureur des procureurs [...]» (p. 33). Duplessis est raciste : «Il reste juste les blokes et les Juifs du West-Island. Qu'ils en bavent! Ils sont coupés de mon peuple qui m'aime.» (p. 119). «Dignes représentants du peuple en ce salon de la race la plus déterminée de l'histoire humaine, nous autres, oui [...]» (p. 83).

Les qualités du despote se font plus discrètes : «Je suis votre goaler! Oui, le gardien des buts. Quels buts? Nos traditions chrétiennes!» (p. 28). Sur le plan économique : «On n'a jamais vu tant d'ouvertures de chantiers, de mines, d'usines et de manufactures. Nos agriculteurs jouissent, comme nulle part ailleurs sur la planète, de soins, d'outils, de subsides et de crédits bien administrés.» (p. 84). Mais s'agissait-il d'un mouvement naturel dû à l'économie florissante de l'après-guerre présente partout en Occident, que Duplessis a su orienter vers ses intérêts électoraux? L'auteur écrit : «Mais 40 ans après sa mort, il faut reconnaître que cet homme étonnant a fondé, à sa façon, ce qui allait devenir le nationalisme québécois moderne déferlant dans les années 60 sur tout le Québec.» (p. 89). C'est possible : un programme obscur, des slogans clairs, des richesses et des usines à vendre, des emplois pas trop permanents, pas trop bien payés, juste ce qu'il faut pour gagner une élection. Malheureusement, le nationalisme moderne semble toujours trop préoccupé par les formules d'indépendance envers Ottawa, mais pas assez par l'indépendance économique.

John MacFarlane

Jean Pellerin. *Pour l'amour de la langue française au Québec et au Canada*. Montréal, Guérin éditeur, 1998, 190 p.

C'est comme homme de lettres qu'est présenté Jean Pellerin sur la quatrième de couverture de son récent ouvrage, *Pour l'amour de la langue française au Québec et au Canada*. D'emblée, celui qui fut tour à tour journaliste, romancier et essayiste annonce ses couleurs : «Mon ouvrage n'a rien qui ressemble à une grammaire ou un dictionnaire. On n'y trouvera que des propos à bâtons rompus sur la langue, ses beautés, ses verrues» (p.11). En outre, ces *propos à bâtons rompus* prennent la forme de



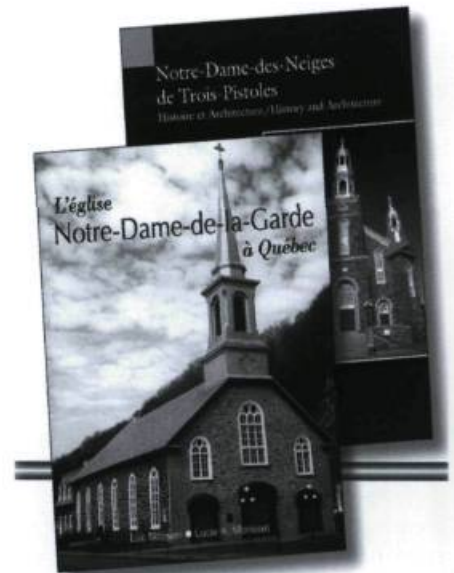
48 brèves chroniques qui expriment, et cela avec une inébranlable autorité, le manque de cohérence de l'ouvrage. En deux mots, l'essai de Pellerin se résume en un survol boiteux et aléatoire des archaïsmes, des barbarismes, des particularités et des inventions de notre parler québécois.

On ne saurait blâmer l'auteur de l'ennui qu'inspire son ouvrage... N'a-t-il pas pris la précaution de prévenir son lecteur de ce qu'est et n'est pas son essai? Une telle honnêteté mérite qu'on la souligne... Le propos de Pellerin étant de démontrer les richesses et les indigences du français parlé par les Québécois, on se demande toutefois à qui s'adresse vraiment son essai. Est-ce aux Québécois, ou aux Canadiens français comme l'auteur se plaît à l'écrire..., qui de toute évidence n'y trouveront rien qu'ils ne savent déjà? Est-ce aux francophones en général, qui eux y trouveront, à la rigueur, un guide maladroit sur le français d'ici, ou alors une tentative ratée d'explication de l'évolution de la langue française en Amérique?

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'en plus de sentir l'improvisation, les chroniques de Pellerin dévoient par leur manque de rigueur et par l'absence de cohésion. Et puisqu'il s'en remet lui-même et sans cesse aux linguistes Arsène Darmeteter, Ferdinand Brunot et Albert Dauzat, peut-être est-il préférable de consulter ces experts plutôt que de perdre son temps avec cet horrible pensum.

Jean-François Bouchard

J.-François Beaulieu, Langis Lagacé et Gilles Gaudreau (dir.). *Notre-Dame-des-Neiges de Trois-Pistoles. Histoire et architecture*. Trois-Pistoles, Centre d'édition des Basques, 1997, 34 p.
Luc Noppen et Lucie K. Morisset (dir.). *L'église Notre-Dame-de-la-Garde à Québec*. Québec, paroisse Notre-Dame-de-la-Garde, 1999, 16 p.



La publication de ces deux monographies paroissiales mérite une attention particulière en raison de leur rareté, de leur qualité exceptionnelle et de l'importance patrimoniale des lieux mis en valeur.

L'opuscule consacré à *L'église Notre-Dame-de-la-Garde à Québec* ne se limite pas à une description exhaustive de l'architecture de l'édifice et de son mobilier, mais il relate également les grandes étapes de l'histoire du Cap-Blanc, ce quartier en bordure du boulevard Champlain, enclavé entre le fleuve Saint-Laurent et les plaines d'Abraham, non loin de la place Royale. On apprend beaucoup en peu de pages sur le caractère autrefois multiethnique et multi-religieux de cette paroisse. De nombreuses photos (actuelles et d'époque), plans, cartes postales anciennes et aquarelles nous permettent de juger des métamorphoses de ce quartier méconnu, mais au riche passé. Du point de vue éditorial, cette publication est exemplaire et l'on espère vivement en retrouver plusieurs sur les autres paroisses de cette région.

Par ailleurs, la publication bilingue consacrée à la grande église de Trois-Pistoles répondra aux exhortations d'une foule de visiteurs. L'ouvrage, généreusement illustré, analyse son architecture monumentale et son luxueux intérieur. Ce monument néogothique, d'une splendeur assez unique, combine admirablement des styles corinthien et byzantin. Il s'agit certainement de l'église la plus flamboyante de sa région, et cette publication réussie lui rend totalement justice. Pratiquement introuvables en librairie, on pourra acheter ces précieux opuscules auprès des fabriques de ces paroisses. ♥

Yves Laberge